

Art, science, culture

Claude SIMON

(Prix Nobel de Littérature 1985)

"L'art n'a rien à voir avec une finalité sociale quelconque puisqu'aussi haut qu'il monte il n'a jamais pu maintenir à cette hauteur l'équilibre politique dont il ne constitue sans doute qu'une image idéale impossible même à fixer et que l'instrument prétendu de cet équilibre, 'la morale', ne règne que sur ses ruines et fuit dès qu'il reparait (...). Il est antisocial du point de vue optimiste où la société - du moins la société occidentale - se place, je veux dire la poursuite du perfectionnement indéfini d'un bonheur unanime que bouleverse sa perpétuelle évolution. Il est immoral dans bien des cas, et avant tout par son exaltation inexorable de l'amour. Il est amoral, toujours, puisqu'il cherche à tirer des événements et des objets des harmonies indifférentes à la qualité sentimentale que les moralistes prêtent à ces objets et à ces événements".

Ces quelques lignes écrites par Elie Faure au début des années vingt me semblent non seulement toujours d'actualité mais encore déborder leur sujet, car si, en particulier dans la dernière phrase, on remplace le mot "art" par celui de "science", la proposition énoncée conserve toute sa valeur : de même que l'art, en effet, la science "cherche à tirer des événements et des objets des harmonies (nous dirons : établir des rapports) indifférentes à la qualité sentimentale que les moralistes prêtent à ces objets et à ces événements".

Aucune considération d'ordre moral ne pourra jamais faire reculer le scientifique ou l'artiste engagés dans une recherche. Je n'ai jamais entendu dire qu'Einstein fût méchant, et il est impossible que sa prodigieuse intelligence ne lui ait pas fait entrevoir qu'une des conséquences possibles de ses travaux était la destruction en une fraction de seconde de milliers de vies humaines. Il ne les a cependant pas interrompus pour cela, ni n'en a caché les conclusions. D'autre part, la menace de la destruction totale ne nous a-t-elle pas protégés

C. SIMON

depuis quarante ans d'une ou plusieurs guerres mondiales "conventionnelles" dont les horreurs, pour être plus limitées, ne le cèdent en rien à celle de la bombe atomique ? Paradoxalement, on peut même soutenir que le devoir de l'artiste, du scientifique, est d'ignorer ces sortes de considérations car, comme nous le dit expressément Elie Faure, "la morale ne règne que sur les ruines (de l'art, de la science) et fuit dès qu'il (ou elle) reparait"...

Et est-il besoin à ce propos de rappeler (l'Histoire abonde en ces sortes d'exemples) ce qu'il advient de l'art ou de la science lorsque quelque "morale" ou quelque idéologie prétendent les régenter ? : ce sont alors les consternantes productions de l'art "officiel" de nos démocraties qui, au même moment, laissaient Van Gogh mourir dans la misère et Cézanne dans le chagrin, reléguant d'ailleurs aujourd'hui leurs oeuvres dans les combles du tout nouveau Musée d'Orsay, comme si cent ans plus tard l'Etat et ses grands commis avaient à coeur de contresigner les aberrations passées; ce sont, dans le domaine de la science, les théories d'un Lyssenko et d'un Mitchourine aggravant dans un riche pays agricole déjà affaibli par des théories économiques erronnées un état de pénurie alimentaire dont quarante ans plus tard il ne parvient pas encore à s'extraire. Est-il besoin d'insister ?...

Cela dit, on se trouve de nouveau en présence de deux phénomènes apparemment paradoxaux qu'en dehors de toute considération morale il convient peut-être de noter.

Le premier, c'est que tout en étant ou plutôt à condition de n'être tout préoccupés que d'eux-mêmes, cet art et cette science "amoraux" par nature se trouvent être les moteurs d'une plus grande moralité, si toutefois on entend par ce mot "la poursuite de perfectionnement infini d'un bonheur" - ou tout au moins d'un bien-être et d'un enrichissement intellectuel.

Il serait par exemple bon de rappeler aux écologistes ce que fut pendant des siècles la condition effroyable des masses auxquelles on déniait même la qualité d'appartenir au genre humain, terrorisées, rançonnées à merci, non pas décimées mais amputées périodiquement

(c'est-à-dire environ tous les deux ans) d'un tiers par les famines et les épidémies jusqu'à ce que des découvertes de la science et de la technique améliorent les méthodes de culture de la terre et les moyens de transport. Et si les bienfaits des arts et des lettres apparaissent de façon moins immédiate (il n'y a pas, en effet, de "progrès" en art), l'homme s'est cependant modifié chaque fois qu'un peintre, qu'un sculpteur ou qu'un écrivain, eux-mêmes issus de la longue suite de leurs prédécesseurs, ont dit le monde d'une façon tant soit peu nouvelle : même l'illétré qui n'a pas lu et ne lira jamais Flaubert, Rimbaud ou Joyce ne vit pas aujourd'hui de la même façon que son semblable avant que ceux-ci apparaissent...

Le deuxième paradoxe est qu'à l'accession relativement récente sinon de tous du moins du plus grand nombre (je parle de notre civilisation occidentale) à un certain bien-être matériel, aux loisirs et par conséquent à la "culture" correspond, comme l'a très justement observé l'historien Eugen Weber "une indifférence concomitante à son égard" ou plutôt, en même temps que disparaissait l'art populaire, l'apparition de ce que les sociologues ont appelé "la culture de masse", improprement qualifiée dans les propositions de thèmes qui nous ont été soumises d'"impérialisme culturel" s'opposant aux "cultures locales", autre terme à mon avis impropre car les monuments de la culture sont, par essence, universels et s'inscrivent dans une pérennité : telle sculpture de l'époque Cycladique, par exemple, c'est-à-dire datant de deux mille cinq cents ans avant J.-C. étant aussi près de moi sinon parfois plus près que telle ou telle oeuvre contemporaine de même que je me sens plus proche de Dostoïevski que de Balzac et de Conrad que de Maupassant...

Si je me réfère au dictionnaire, je trouve comme définition du mot "impérialisme" au figuré : "tendance à la domination morale, psychique et intellectuelle". Et c'est ici qu'apparaît encore un nouveau paradoxe : c'est que les Pouvoirs (pouvoir d'argent ou pouvoir politique) qui sont accusés de pratiquer cet "impérialisme culturel" ne détiennent leur puissance que des masses elles-mêmes dont, anxieusement, servilement même, pour conserver ou accroître cette puissance, ils s'efforcent de satisfaire les goûts et les options. En d'autres termes, s'il y a "impérialisme", celui-ci semble bien être celui des

C. SIMON

masses qui par leurs votes, leur prédilection pour certains plaisirs et l'intermédiaire de ce que l'on appelle pour la télévision les "indices d'écoute" imposent d'une certaine façon leurs désirs aux divers pouvoirs obtempérant (en "rajoutant" même) au lieu de réagir, et l'on est ainsi en présence d'un cercle vicieux.

Personne, faut-il le souligner, personne n'est obligé par qui que ce soit, tant à l'Ouest qu'à l'Est, de posséder un poste de télévision, personne non plus n'est obligé par qui que ce soit de regarder chaque semaine l'épisode de telle ou telle "série" du genre Dallas que volontairement, impérieusement, réclament et reçoivent chaque semaine des millions de spectateurs.

"Que faire contre cette menace ?" nous est-il demandé. Je ne suis ni philosophe ni sociologue et je ne peux donner ici que mon sentiment personnel : il n'y a rien d'autre à faire pour le scientifique, pour l'artiste, que ce qui a été fait de tout temps par leurs semblables qui ont laissé leur marque, c'est-à-dire oeuvrer chacun au mieux dans les domaines qui leur sont propres et sans se soucier d'aucune autre considération.

Au législateur, au pédagogue, aux "Pouvoirs publics" (selon une appellation plus juste que l'on ne pense), de faire le reste. C'est très précisément leur fonction : à eux de l'assumer. Et en fin de compte, de même que l'on disait autrefois : "Dieu reconnaîtra les siens", je crois que l'on peut avancer sans trop se tromper que tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre, l'Histoire (ou l'espèce humaine) reconnaîtra les siens.